

troupeau entretenu dans des conditions beaucoup meilleures. Cette réunion eut lieu l'automne; et depuis lors, toutes ses brebis demeurant ensemble, furent nourries de la même manière, en grande partie de navets et de rutabagas, la fin de l'automne, les deux parties du troupeau avait acquis le même embonpoint et jouissaient, en apparence, d'une santé également bonne.

Mais, sur ce dernier point, il y avait, en réalité, une différence capitale et les suites en furent excessivement remarquables: la moitié des brebis élevées dans de mauvaises terres, avortèrent, tandis que la presque totalité des autres donna le jour à des agneaux sains et vigoureux. On peut conclure de ces faits que, dans la première partie du troupeau, la production du sang s'était faite avec trop de rapidité à cette époque précise où l'agneau éprouvé une tendance énergique à l'absorber, et qu'il n'a pas encore pris le développement nécessaire pour que cette absorption ne présente plus de danger, tandis que les brebis, élevées différemment, avaient opéré cette formation d'une manière graduelle, et longtemps avant cette période.

Il suit de là que, lorsque l'on donne à la brebis une nourriture substantielle, il est indispensable d'observer l'influence de cette alimentation sur leur santé et sur leur développement normal ou trop rapide, c'est qu'il est urgent de diminuer la nourriture ou d'en changer la nature. Malheureusement, c'est là un point assez délicat de l'élève des moutons, et qui exige un coup d'œil d'une grande justesse, car peu de cultivateurs savent saisir le moment où il devient nécessaire d'avoir recours à cette mesure de précaution.

Nous avons dit que les gaz produits par les navets étaient encore une des causes les plus fréquentes des avortements. Lorsque l'on remarque que les brebis paraissent enfler après avoir consommé cet aliment, il est bon de le leur interdire pour quelque moment. Il est utile aussi, lorsque l'on croit que les brebis ont mangé suffisamment, de les faire reposer pendant une couple d'heure. Ce repos ne peut produire que de bons résultats.

Nourriture des oiseaux de basse-cour après un voyage.

On se plaint souvent que les voyages sont funestes aux oiseaux de basse-cour, et qu'un séjour prolongé dans un panier peut causer nombre de maladies dont les conséquences sont presque toujours fatales; le fait est incontestable. La grande quantité de volatiles qui meurent pendant et après les expositions, ne peut que donner raison à cette assertion; mais on se méprend sur la véritable cause de ces accidents, et il est bon de donner à ce propos quelques explications.

Le voyage, par lui-même, est rarement dangereux; les soins mal compris, au moment de l'arrivée, sont les principales causes de la maladie.

Privés de nourriture et surtout de boisson, pendant deux et parfois trois jours, les volatiles arrivent dans un état de fièvre qui avive encore leur désir de boire et de manger. Aussitôt la ménagère qui doit en avoir le soin, prise d'une affection subite pour ces pauvres

bêtes, leur apporte une pleine assiette de grain et un grand pot d'eau bien fraîche.

Autant vaudrait, la plupart du temps, apporter de suite l'instrument du sacrifice avec lequel on prépare la poule au pot; la bête souffrirait moins et laisserait encore un produit. Autrement elle se précipite sur le grain et en absorbe plus qu'il lui en faut; puis, trouvant un soulagement et à la fois une satisfaction à boire de l'eau fraîche, elle s'y plonge la tête entière, ne craignant pas de mouiller toutes ses plumes pour boire plus vite.

Mais à peine cette première sensation de bien-être est-elle passée, qu'arrivent le refroidissement et, comme conséquence immédiate, l'indigestion.

Nous n'avons pas besoin d'indiquer ici tous les différents genres de maladies mortelles qu'entraînent ces deux cas, refroidissement et indigestion, ils sont assez connus des éleveurs. Il nous suffira d'indiquer le moyen de les éviter, il est des plus simples. Pendant toute une journée ne donner aux volailles qui arrivent de voyage que du pain mouillé et ne commencer que le lendemain seulement le régime ordinaire auquel elles sont habituées.

Le pain trempé, à la fois nourrissant et rafraîchissant, est l'aliment qui convient le mieux pour calmer la fièvre ou la fatigue du voyage, pour remettre l'estomac délabré par un jeûne trop prolongé. Vous éviterez ainsi bien des déceptions.

Choses et autres.

Gaspillage des fumiers.—Nous lisons dans le *Journal d'agriculture illustré*, numéro de janvier 1885 :

" Dans un excellent article sur les fumiers, publié dernièrement par la *Gazette des Campagnes*, nous lisons ce qui suit :

" Nous croyons être dans le vrai en disant que la quantité perdue pour l'agriculture égale le tiers de ce que reçoit aujourd'hui le sol. C'est donc à y réfléchir, et même sérieusement."

" Notre confrère dit qu'il se perd un tiers des engrais. Nous venons renchérir sur son affirmation. Les urines contiennent plus de matières fertilisantes que les déjections solides. Or, les urines se perdent presque entièrement, et les déjections solides perdent la moitié de leur valeur par la négligence avec laquelle on les traite. On peut donc dire, et notre confrère en conviendra sans peine, que ce n'est pas le tiers mais bien les trois quarts des engrais que nous perdons par pure négligence. Et, pourtant, nous n'y songeons pas."

Note de la rédaction.—Nous remercions notre confrère du *Journal d'agriculture illustré* d'avoir signalé cette erreur de notre part: ce qui nous permet une rectification dans son sens. Dans le paragraphe qui précède l'extrait qu'il fait de la *Gazette des Campagnes*, nous avions tout particulièrement parlé du fumier, et au lieu d'écrire *quantité d'engrais perdue*, nous aurions dû écrire *quantité de fumier perdue*. Si nous comprenons, les urines, parmi les engrais qu'on laisse perdre, il y a assurément une perte incalculable.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner que dans certains pays on attache tant d'importance à la recueillir, par tous les moyens possibles, où des lois même de police obligent les habitants des villes à les recueillir pour les livrer aux habitants des campagnes voisins qui viennent les chercher tous les matins. Nous avons lu dans Arthur Young qu'il y avait des fermiers qui, deux fois par an, élevaient de deux pieds le sol de leurs écuries avec de la terre fraîche, afin que cette terre s'imprégnât des urines de leurs bestiaux. Cette pratique remplissait certainement l'objet qu'avaient en vue ces fermiers, mais elle était bien plus coûteuse que l'établissement d'un puisard destiné à recevoir ces urines, tel que nous l'avons bien des fois recommandé.

C'est donc bien contre leurs intérêts que la majorité des cultivateurs laissent perdre ces urines qu'il serait si facile de jeter sur leur fumier l'ayant préalablement recueillies dans des